

# Chroniques facebook, l'amour toxique glorifié en série

de sa maman. Malgré les hauts et les bas, sa famille, elle l'aime plus que tout, et elle s'apprête à vous raconter sa « putain d'histoire impossible ». Le 28 juin 2011, Merveille publie sur une page Facebook les premières lignes de « Chronique d'une Zairoise love d'un rebeu », qu'elle présente comme un récit autobiographique, sculpté dans l'amour d'un certain Issam. Mais les barrières de la religion et des origines - algérienne pour lui, congolaise pour elle - les empêchent de se fréquenter. Une communauté de 16 000 followers, surtout des curieuses, se masse quotidiennement pour suivre les rebondissements de leur histoire. Un amour impossible, comme il en existe dans les recoins de chaque cité de France.

**Confinées dans un angle mort médiatique depuis leur apparition à la fin des années 2000, les chroniques Facebook incarnent, pour celles et ceux qui en étaient les adeptes, l'âge d'or du réseau social en France. Des histoires d'amour bourrées de cli-chés, mêlant tranches de vie et fiction. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?**

Elle s'appelle Merveille (merci de ne pas vous moquer de son prénom, précise-t-elle). Merveille n'a pas de visage et a choisi une photo de la chanteuse américaine Ciara, casquette bleu cyan posée sur ses cheveux ondulés, pour accompagner sa présentation. Elle a 20 ans, est d'origine zairoise et « trop fière de l'être ». Elle vit avec sa grande sœur Déborah et son jumeau Prince, qui ont 23 ans. Ensuite, il y a son petit frère, Jordan, 18 ans, et la petite dernière, Gloire, 10 ans. Sans oublier « grand-prêtre mère », le surnom

Dès la fin des années 2000, ces récits ordinaires envahissent le réseau social. Elles sont des centaines, peut-être des milliers à percuter les touches de leurs claviers pour conter leurs idylles tumultueuses, fictives ou semi-réelles. La chronique Facebook devient presque un nouveau genre littéraire, et ce, un peu par hasard, sans que les autrices n'en aient vraiment conscience. Le phénomène atteint son pic en 2012. Cette année-là, les recherches Google mentionnant les mots clés « chroniques Facebook » atteignent leur plus haut niveau depuis 2008 - époque où elles commencent à apparaître dans le moteur de recherche - d'après Google Trends. Des rédactrices amatrices, profitant de l'appel d'air, se lancent sous couvert d'anonymat. Il y a peu à perdre et la satisfaction intime de lever une armée de fidèles lecteurs à gagner. Le succès se

mesure au nombre de « j'aime ». Il s'agit d'abord de fermer les yeux sur l'orthographe hasardeuse puis de se concentrer pleinement sur le contenu des histoires. La liberté est entière. La seule possible entre les quatre bordures d'un écran blanc.

## Une masculinité stéréotypée érigée en idéal

La recette des chroniques Facebook est classique: des jeunes femmes à la recherche d'un prince charmant, qu'elles finissent quasiment toujours par trouver. D'autres éléments reviennent régulièrement en arrière-plan: « un amour souvent problématique, l'agression et la violence sous diverses formes », soulève Zhor Rebib, étudiante en sciences du langage à l'université Grenoble Alpes et à l'initiative du mémoire *Quand la séduction rencontre la violence verbale. Étude des dialogues de rencontre amoureuse dans six chroniques de cité*, soutenu en juin 2024. « Une relation amoureuse avec un garçon de cité, souvent dépeint comme un grand brun ténébreux au caractère fort et aux réactions excessives, occupe une place centrale. Ce stéréotype semblerait être un fantasme autour de la représentation du "mec de cité" », écrit-elle. Une figure masculine aux traits volontairement forcés et esthétisés, présentée à des adolescents - des filles dans l'écrasante majorité - comme un idéal.

## Extrait - Chronique d'une fille tombée love d'un mec de cité (partie 2)\*

« J'arrêtais pas d'le fixer tellement il était beau il a un physique parfait grand environ 1m90, brun, mat de peau, yeux verts, musclé un peu mal rasé style rebeu voilà quoi le mec qui faisait rêver toutes les meufs comparées à moi j'me sentais minus lol 1m68 cheveux châtain doré longs jusqu'en bas du dos ondulés mais je n'en prenais jamais soin j'mettais toujours des casquettes; yeux noisette, j'étais ni mate ni blanche et plutôt mince mais avec des formes là où il faut mdr. Sherine fit les présentations:

Sherine: "Bah j'vous présente Abdel 20 ans mon grand il habite dans mon quartier et là il vient de sortir du hebs (*de prison, NDLR*) mdr".»

Les références à la rue apparaissent dans la vaste majorité des titres: « Chronique d'une fille tombée love d'un mec de cité », « Chronique d'un amour de tess », « Chronique de Cendrillon, cerise sur le ghetto », « Chronique de Aliyah: l'amour à la Ghetto Youth », pour ne citer que ces exemples\*\*. En effet, « pour pénétrer dans le monde des chroniques, pour y inscrire son histoire et déchiffrer celles des autres, pour ressentir et partager avec la communauté des lecteurs l'attente impatiente du prochain épisode, il faut venir de la "tess" (cité), toile de fond commune à toutes les intrigues romanesques », explique la sociologue Pauline Beunardeau, dans l'article « La galère commence: narrations d'adolescentes sur les réseaux sociaux » (revue *Sociologie et sociétés*, 2016).

Quand Sophie, 14 ans en 2013, tombe pour la première fois sur l'une de ces histoires, elle est immédiatement séduite par cet univers qu'elle ne connaît qu'en pointillé: « En y repensant, c'était presque du fétichisme de l'idée que je me faisais du mec de banlieue. Je viens d'un milieu très privilégié, j'étais dans un collège catholique privé, j'habitais dans un quartier très familial du 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il y avait forcément un peu une idéalisation de ce type de gars, "Lacoste/TN". » Elle admet, un peu gênée: « C'est un peu dégueulasse dit comme ça, mais c'est réel. » Aujourd'hui, la journaliste âgée de 25 ans rejoue le film de ses nuits de lecture, à demi-planquée sous sa couette, scrollant l'écran de son téléphone - ou de sa Nintendo 3DS, quand celui-ci lui était confisqué - sur des kilomètres. « J'en lisais beaucoup parce que c'était hyper accessible, il y en avait toujours de nouvelles qui apparaissaient dans mon fil d'actualité, l'algorithme était très puissant. Des titres du genre "Chronique d'une meuf tombée amoureuse d'un mec de dix ans de plus qu'elle". J'étais attirée par les mecs plus vieux. Quand je voyais un garçon qui avait deux ou trois ans de plus que moi, je n'en pouvais plus. »

## “Pour les gamines qui lisent ces fictions, #metoo est un truc de boomer”

Magali Bigey, chercheuse

Les histoires racontées en feuilletons deviennent un sujet de conversation à part entière. Elles circulent de bouche en bouche entre deux cours au collège, font l'objet de débats par textos ou sur des forums en attendant la publication des nouvelles parties. « Il y a eu un effet de lecture en réseau, dans un contexte complètement extra scolaire », décryptent Violaine Bigot et Nadja Maillard-De La Corte Gomez, enseignantes-chercheuses en lettres et sciences du langage travaillant sur les chroniques. Elles poursuivent: « On est dans une période où l'on trouve sur Internet beaucoup de pratiques d'écriture de soi, ce que Sébastien Rouquette, professeur en sciences de l'information et de la communication, a appelé "blogs extimes", dont la démarche consiste en une exposition publique de la vie privée. De ce fait, l'audience, quasi-exclusivement féminine, pouvait s'identifier à la personne qui écrivait et projeter sa vie dans la sienne. »

[Voir tous les 13 110 commentaires](#)

\*Les fautes d'orthographe ont été corrigées pour une meilleure compréhension du texte.  
\*\* Certaines chroniques ont été supprimées de Facebook, d'autres se retrouvent sur Wattpad.

E-mail  Mot de passe

C'est ce souvenir que Zineb, étudiante en biologie de 23 ans, conserve dans les replis de sa mémoire. Elle se décrit, sans crainte de forcer le trait, comme une collégienne qui n'était « pas très mature et assez naïve » à l'époque. Quand elle débutait une chronique, elle ne cherchait rien d'autre que « rentrer dans une bulle. J'en lisais énormément, je pouvais en terminer une entière en une soirée ». Elle pense en avoir dévoré plus d'une centaine. Ses préférées: « Chronique d'Intissar: mon thug love », « Chronique d'Aliyah: l'amour au cœur du ghetto », « Chronique de Myriam: love à la cité », « Mon esprit vagabond ». Elle grandit dans un village du Sud, « pas du tout comparable à un quartier de banlieue donc, forcément, une partie du vocabulaire utilisé dans les chroniques était m'était assez inconnu, notamment l'argot de banlieue parisienne ». Pourtant, son obsession tourne autour du « thug love », « C'est un amour toxique, mais puissant. Évidemment, à 14-15 ans, je lisais sans faire attention, je voyais juste le "beau", c'est-à-dire un amour fort. Mais, en grandissant, j'ai su prendre du recul sur ce que je lisais et il est évident que les situations présentes dans plusieurs chroniques, je ne les accepterais jamais aujourd'hui. Je pense qu'il est super important de prendre de la distance sur tout ce qu'on lit, comme c'est le cas aujourd'hui avec les dark romances. »

Ce sous-genre littéraire partage de nombreux points communs avec les chroniques. À la fin des années 2000, parallèlement au phénomène de Facebook, la dark romance émerge à l'international, sur la plateforme de partage de récits Wattpad. Elle devient un succès colossal durant la pandémie du Covid-19, dopé par BookTok - une sous-communauté de TikTok centrée sur les livres et la littérature. En effet, si les chroniques n'ont jamais vraiment réussi à dépasser le plafond de verre d'Internet, les maisons d'édition ont vite capté le haut potentiel de la « dark » et l'intérêt galopant d'un public très jeune pour le genre. Une manne financière non négligeable. En 2023, la saga *Captive*, de l'écrivaine algérienne Sarah Rivens - initialement publiée sur Wattpad - s'est glissée au sommet des ventes de livres en France dès sa sortie et durant plusieurs semaines.

« Ces deux formes de récits nées sur Internet peuvent s'inscrire dans l'héritage des romances de la collection *Harlequin*, la maison d'édition spécialisée dans les romans d'amour », souligne Violaine Bigot. Sauf que, dans la dark romance, « la ligne rouge de l'amour toxique est systématiquement franchie, insiste Magali Bigey, spécialiste du sujet et responsable de l'enquête *Romances en séries, amour toujours* et marketing. L'héroïne se retrouve dans une relation sur un fond malsain avec de la maltraitance physique, psychologique ou sexuelle, voire de la torture. » Une glamourisation des violences conjugales qui fait tache à l'ère post #metoo. Magali Bigey souligne tout de même: « Pour les gamines qui lisent ces fictions, #metoo est un truc de boomer. Elles n'avaient même pas 10 ans quand le mouvement s'est propagé sur Twitter. En revanche, elles sont complètement conscientes aujourd'hui, à 13 ou 14 ans pour la plupart, de ce que signifie le consentement ainsi que des mécanismes de l'emprise psychique et émotionnelle. Et elles n'en rêvent pas. »

Sophie a elle été sauvée par le « boom féministe » qu'elle a trouvé sur les réseaux quand elle est entrée au lycée, « avec ces posts qui te mettaient en garde sur tous les red flags, tout ce qui n'est pas normal vis-à-vis de son corps, tout ce qui n'est pas juste, indécent pour soi. J'ai développé une autre vision des relations amoureuses ». Plus tard, avant de faire ses premiers pas à la fac et de se tisser un nouveau cercle d'amis, elle a vite retiré les mentions « j'aime » de toutes les pages de chroniques qu'elle avait lues plus jeune, saisie de ce léger sentiment de honte que procure un plaisir coupable. ☺

 Like

Par **Maëlys Kapita**